

Découvrir que votre compagnon veut vous quitter pour quelqu'un d'autre n'a rien d'agréable. Pour moi, à trente-quatre ans, avec déjà un mariage rompu et une relation de deux ans qui prenait fin, c'était difficile à supporter. Je vivais à Dublin, où je croyais que mes rêves allaient enfin devenir réalité. Ils l'avaient été, par bien des côtés : l'Iran, où j'avais vécu une enfance heureuse, mais avec peu de liberté, après la révolution, était loin, et je chérissais les droits dont je jouissais dans ma nouvelle patrie. Mais je m'étais séparée de Jabbar, mon mari, avec qui j'avais émigré. Nous avons entamé une procédure de divorce en 2003 et ma relation avec un Irlandais venait également de tomber à l'eau. J'étais trop musulmane pour lui et pas assez pour mon ex-mari. Durant près d'un an, j'avais essayé de me reconstruire, mais j'étais incapable de me concentrer sur mon travail de directrice financière et j'avais peu de goût pour la vie. J'étais profondément déprimée, submergée par un sentiment d'échec à propos de qui j'étais et d'où je venais. Je ne savais plus exactement à quel monde j'appartenais : la culture traditionnelle et conservatrice dont nous venions, mon ex-mari et moi, ou bien le mode de vie plus libre que j'avais découvert, seule, en Irlande.

J'étais perdue et j'étais seule.

Je ne savais plus vers quoi ou vers qui me tourner, alors j'ai fait ce que font beaucoup de gens dans les moments difficiles : je suis retournée chez mes parents ; je suis revenue en Iran. J'avais un mois de congé et avec Saba, ma fille de six ans, j'ai pris l'avion vers ma terre natale. Saba était très excitée à l'idée de ce voyage et à la perspective de revoir ses grands-parents. Elle avait adoré sa visite précédente et l'attention dont elle avait été l'objet de la part de toute la famille. C'était bon de les revoir tous chez nous, dans la ville de Rasht, non loin de la mer Caspienne, au nord-ouest de l'Iran. Je suis l'aînée et la seule fille de la fratrie. Mon frère Sina est plus jeune que moi de deux ans et j'en ai sept de plus que mon frère Salar. Sasan, notre benjamin, a seize ans de moins que moi et je l'aime comme s'il était mon propre enfant. Mes parents travaillaient de longues heures dans leur restaurant et la responsabilité de s'occuper de lui retombait souvent sur mes épaules.

Beaucoup de « S », n'est-ce pas, dans nos prénoms ? À l'époque de ma naissance, il était traditionnel que ce soit le père qui les choisisse. Aujourd'hui, c'est plutôt une décision prise en commun par les deux parents. Il était tout aussi traditionnel que tous les enfants d'un même couple portent des prénoms commençant par la même initiale. C'était un sujet de confusion pour ma *madar-bozorg*, ma pauvre grand-mère, car non seulement elle devait se souvenir de tous ces prénoms en S, mais une de mes tantes avait également appelé ses trois filles Susan, Simin et Sepideh ! Nous nous amusions tous beaucoup à la voir essayer de se souvenir des prénoms de tous ses petits-enfants. Elle nous confondait régulièrement en nous racontant des événements de

notre toute petite enfance, ce qui provoquait beaucoup de rires et des exclamations du genre « Ce n'était pas moi ! » ou « Je n'ai jamais fait ça ! »

Ma grand-mère était une très belle femme, douée d'un malicieux sens de l'humour. Elle avait les yeux du bleu le plus brillant que j'aie jamais vu, et souvent, je les regardais en regrettant de ne pas en avoir hérité. Elle me chérissait particulièrement, parce que j'étais toujours très polie et respectueuse. Je l'écoutais avec attention me raconter des histoires sur mon grand-père, mon *pedar-bozorg*, alors que mes frères et mes cousins trouvaient cela très ennuyeux. Moi, je pouvais rester des heures à l'écouter parler de lui, à la regarder refouler ses larmes quand elle racontait son amour perdu, mort d'une crise cardiaque alors que j'avais cinq ans. J'étais une petite fille, mais j'espérais rencontrer un jour un homme que j'aimerais aussi profondément que ma grand-mère aimait mon grand-père.

J'étais très heureuse d'avoir l'opportunité de revenir en Iran et de me ressourcer dans la ville de mon enfance. Quand j'étais petite, lorsqu'on me demandait d'où je venais, je souriais largement et je répondais avec fierté : « Je suis de Rasht ! » Comme Téhéran, la capitale, Rasht est une ville moderne. Proche de la Russie, elle bénéficie de l'importation directe de meubles et d'appareils électroménagers dernier cri.

La production de caviar est la grande industrie locale et l'on en exporte dans le monde entier. Je n'en avais jamais goûté, on n'en trouve que dans les restaurants et les cafés les plus huppés.

Rasht est aussi la capitale de la province de Gilan, renommée dans tout le pays pour sa spécialité de carpe au riz et pour le fameux thé *lahijan*. Les Iraniens sont

de gros buveurs de thé et le *lahijan*, à l'arôme puissant et au goût peut-être plus musclé encore, est très apprécié.

La ville de Rasht en elle-même n'a rien d'exceptionnel, à part son vaste parc paysagé, le Parke Shar, mais je l'aime, en raison de tous mes souvenirs d'enfance qui y sont rattachés. L'école que je fréquentais, la Hefdahe Shahrivar or Forogh, était l'un des lycées de jeunes filles les plus réputés du pays. Le pourcentage de celles, parmi ses élèves, qui étaient admises à l'université était particulièrement élevé, ce dont l'école était à juste titre très fière.

Notre maison se trouvait en plein centre-ville, près du marché. Quand je vivais là, nous avions deux grandes chambres à coucher. La première était occupée par mes parents et Sasan y dormait aussi. Nous partagions la seconde, Sina, Salar et moi. Il y avait une grande cuisine et un salon dans lequel nous recevions. Nous, les enfants, connaissions les règles à ce sujet : pas de désordre dans cette pièce, sous aucun prétexte. En général, les visiteurs arrivaient sans prévenir et ma mère ne voulait pas se sentir embarrassée par notre pagaille étalée devant leurs yeux.

Au fil du temps, mon père avait rénové la maison et en avait fait trois appartements de trois pièces, dont l'un était notre modeste foyer. Ma mère l'avait décoré avec fierté. Dans le passé, l'ameublement des Iraniens se composait surtout de tapis, les fameux tapis persans, car tout le monde s'asseyait à même le sol. Mais ça, c'était le passé. Nous, nous avons bien un tapis persan au milieu du salon, mais c'était seulement pour décorer. Nous nous asseyions sur des canapés, et tous les gens que nous connaissions faisaient comme nous.

Comme toutes les autres, dans la rue, notre maison avait une grande arrière-cour. Quand nous étions enfants, notre mère jardinait avec enthousiasme et il y avait partout des pots de géraniums, de roses et de pensées, qui faisaient sa joie et sa fierté. Je l'entends encore lancer ces avertissements effrayés : « Ne cours pas comme ça, tu vas les casser ! » Ensuite, trop vieille et trop fatiguée pour pouvoir jardiner, elle avait rempli la maison de fleurs artificielles, qui ne demandaient aucun soin et décoraient néanmoins joliment les pièces. Mes frères et moi demandions souvent à notre père s'il ne serait pas possible de déménager un peu plus loin du centre, dans un quartier plus tranquille, moins animé. Mais il avait hérité cette maison de sa mère et il avait dans cette rue beaucoup trop de souvenirs pour vouloir la quitter. Aujourd'hui, malgré ses soixante-dix-sept ans, papa est toujours actif et en pleine forme. Veillant tard, il lit beaucoup et j'ai hérité ce goût de lui. Beaucoup de gens trouvent d'ailleurs que je lui ressemble ; nous avons le même visage, les mêmes yeux, et comme moi, il n'est pas très grand.

Rasht n'est pas loin des monts Masouleh, où est niché le village « en escalier » de Masouleh, appelé ainsi parce que la pente y est si raide que la porte d'entrée d'une maison se situe souvent juste au-dessus du toit d'une autre. Au-delà de ce village, on trouve de magnifiques chutes d'eau. Les pistes qui y mènent sont sillonnées par des villageoises en tenue traditionnelle : tuniques *gilaki* colorées et voiles. En Iran, les femmes ne sont pas autorisées à montrer leurs cheveux en public et il leur est recommandé de porter des vêtements larges. Ces femmes vendent des pains faits à la main, avec du miel, du safran et de la vanille, que l'on

doit manger chauds. Ils sentent si bon que personnellement, je n'ai jamais pu croiser une de ces marchandes sans lui en acheter.

À une heure trente de Rasht en voiture, on trouve la mer Caspienne, qui s'étend tout le long de la partie nord de la province de Gilan et forme une frontière naturelle avec la Russie. En Iran, les étés sont particulièrement étouffants et les gens se précipitent sur les plages pour se rafraîchir dans l'eau ou, au moins, pour sentir la brise marine effleurer leur peau.

Par-dessus tout, les gens de Rasht sont réputés pour leur sens de l'hospitalité et leur goût de la fête. Ma mère en était la parfaite illustration : lorsque nous avions des invités, elle passait des heures en cuisine, à concocter des plats d'où montaient les plus délicieux des arômes.

Ce que je n'aimais pas, à Rasht, c'était le climat...

Il y pleut presque tout au long de l'année et l'atmosphère y est impitoyablement humide. Je ne suis pas la seule à y avoir pris trois ou quatre douches froides dans une journée, tant la chaleur et l'humidité vous font transpirer. Cette particularité météorologique est particulièrement difficile à supporter pour les femmes. Alors que les hommes peuvent porter des manches courtes, les jeunes filles sont obligées par la loi, dès l'âge de neuf ans, de se couvrir de tuniques à manches longues, d'un *shalwar* (ample pantalon) et d'un *rosaari* (voile). Lorsque j'étais enfant, je me plaignais continuellement à ma mère des lourds vêtements que je devais supporter, tandis que mes frères, eux, circulaient librement en T-shirts.

— C'est la loi, Sami, me répondait-elle toujours, en bonne musulmane chiite s'efforçant d'élever sa fille correctement.

On me rappelait cette loi à l'école et j'enrageais de cette injustice. Pourquoi les garçons pouvaient-ils circuler habillés comme ils le voulaient et les filles devaient-elles endurer le supplice de vêtements lourds et inconfortables, par les étés torrides et lourds d'humidité ?

Mais bien sûr, il n'y avait pas de réponse à mes questions. On nous enseignait que si les hommes voyaient le corps d'une femme, ils ne pourraient faire autrement que le regarder et s'en trouveraient « excités ». À l'époque, je ne comprenais pas ce que ça voulait dire, je savais seulement que cela devait être très dangereux et qu'il fallait l'éviter à tout prix.

Cette loi sur la tenue des femmes était l'une des nombreuses règles que faisaient appliquer les Gardiens de la Révolution dans les rues des villes iraniennes. Je ne peux même pas me souvenir du temps où j'ignorais leur existence. Ces hommes et ces femmes en uniforme étaient apparus après la révolution de 1979, et aujourd'hui encore, ils sont la garde prétorienne du régime, prête à le protéger par la force, s'il le faut. La révolution a apporté bien des changements mais aucun de ceux auxquels les gens que je connais aspiraient désespérément. Les riches avaient quitté le pays, mais les plus pauvres, qui n'en avaient pas les moyens, avaient dû rester sur place en attendant anxieusement ce que l'avenir leur réservait. Quoi que les gens aient pu penser de la police au temps du Shah, les Gardiens de la Révolution se révélèrent encore bien plus agressifs et plus assoiffés de pouvoir. Ils ne toléraient aucune résistance, ni aucune contestation du nouveau régime, et ceux qui osaient les défier trouvaient le plus souvent la mort.

Les membres du clergé chiite (des mollahs éduqués en théologie et dans la loi islamique) se trouvèrent investis du jour au lendemain de plus d'autorité qu'ils n'en avaient jamais eue auparavant et ils imposèrent des règles très strictes à toute la société, dictant ce que les gens devaient porter, comment ils devaient se conduire et en compagnie de qui ils pouvaient être vus. Durant mon enfance et mon adolescence, l'alcool resta strictement interdit, de même que toute manifestation d'intimité entre les sexes en public. Organiser ou même se rendre à une soirée entre hommes et femmes, où l'on pouvait danser, écouter de la musique et boire de l'alcool, était à présent considéré comme un crime. Si vous n'aviez pas les moyens de leur graisser la patte (un pot-de-vin leur faisait fermer les yeux sur à peu près n'importe quoi), les Gardiens de la Révolution pouvaient se présenter chez vous à tout moment et vous arrêter sur-le-champ. Tout le monde les redoutait. Une fois en prison, même pour un délit mineur comme avoir écouté de la musique en public, et à moins de pouvoir payer ou de jouir de solides protections, vous ne saviez jamais quand vous alliez pouvoir en sortir. Parfois, des femmes qui avaient été arrêtées et ne pouvaient pas payer pour leur libération se voyaient proposer un rapport sexuel avec un gardien corrompu, pour éviter la prison et l'ouverture d'un casier judiciaire. Un casier, c'était en effet la certitude de ne pas pouvoir retrouver un emploi, à la sortie, c'est pourquoi beaucoup de femmes acceptaient ce chantage. Bien sûr, tous les Gardiens ne se conduisaient pas de cette manière, mais vous ne pouviez jamais savoir à quel genre appartenait celui qui vous arrêtait. Durant notre enfance, mes frères et moi n'avons eu que très peu

affaire aux Gardiens de la Révolution, car nous étions toujours avec nos parents, qui prenaient soin d'obéir aux lois et règlements, faisant en sorte de ne pas se faire remarquer. Cela changea lorsque nous sommes devenus adolescents et que nous avons eu le droit de nous promener librement dans les rues de la ville.

Les Gardiens de la Révolution patrouillaient dans des 4x4 Toyota blancs aux portières ornées d'une bande verte sur laquelle on pouvait lire *Gasht E Ershad*, ce qui signifie : « Police de la Guidance islamique ».

Cela m'a toujours paru étrange, parce que les Gardiens de la Révolution n'ont jamais guidé personne. Ils faisaient respecter la loi et réprimaient souvent de façon très brutale. Encore aujourd'hui, je me souviens de la terreur que je ressentais quand je voyais une de leurs Toyota approcher. Ceux qui les avaient vus en premier criaient « Gasht ! Gasht ! » aussi fort que possible. Tout le monde baissait instantanément les yeux vers le sol, pour éviter un regard trop direct qui aurait pu être pris pour une provocation, en espérant éperdument les voir passer leur chemin sans s'arrêter.

Les Gardiens de la Révolution sillonnaient la ville surtout dans leurs Toyota, mais ils patrouillaient aussi à pied.

Un jour d'été, alors que j'avais quatorze ans et que je me trouvais au parc avec mon frère Sina, l'un d'eux s'est avancé vers nous. Je me souviens avoir levé les yeux et l'avoir vu, son regard sévère fixé sur nous. Dans sa main, il tenait le bâton que portaient tous les Gardiens de la Révolution, et son pistolet était bien visible, dans son étui.

— Tu as quel genre de relation avec elle ? demandait-il à mon frère d'un ton rogue, en me montrant.

— C'est ma sœur, répondit tout de suite Sina.

— Montrez-moi vos cartes d'identité, nous dit-il en regardant d'abord Sina, puis moi.

— Pourquoi devons-nous faire ça ? lui demandai-je. Vous ne voyez pas que nous nous ressemblons ?

Tous les citoyens iraniens doivent avoir sur eux leur carte d'identité au cas où ils seraient interpellés par les Gardiens de la Révolution, une obligation qui m'avait toujours révoltée, même lorsque j'étais enfant. Le gouvernement ne devrait pas avoir le droit de contrôler la vie des gens. Le Gardien de la Révolution éleva la voix en se frappant la paume avec son bâton.

— Montrez-moi vos cartes d'identité. Tout de suite ! rugit-il.

Je plongeai fébrilement mes mains dans mon sac pour trouver le document, et le lui mit dans l'une des siennes avec colère. Pendant qu'il examinait ma carte, je ne pus m'empêcher de lui dire qu'il suffisait d'interroger n'importe quel passant, de lui demander si, à son avis, Sina et moi étions bien frère et sœur et qu'on lui répondrait certainement par l'affirmative.

En tendant sa carte, Sina me regarda et me dit :

— Tais-toi, Sami, on ne peut pas discuter avec eux.

— Ne me dis pas ce que je dois faire, Sina, répliquai-je.

Nous avons continué à nous disputer ainsi devant le policier, qui avait fini d'examiner nos papiers et comprenait à présent que nous étions en train de nous chamailler comme un frère et une sœur. Il nous expliqua qu'il devait vérifier notre identité, car trop de gens se permettaient encore d'avoir des « relations inappropriées ». J'étais furieuse, mais je ne pouvais rien dire. Nous devrions pourtant pouvoir choisir nous-mêmes les gens avec qui nous souhaitons passer du temps !

Mon frère Salar, de nous tous, était celui qui avait le caractère le plus entier et il était aussi celui qui souffrait le plus des règles imposées par le nouveau régime. Vers l'âge de dix ans, il avait commencé à emprunter des films hollywoodiens à l'un de ses amis pour que nous puissions les voir à la maison. Les films américains étaient interdits en Iran, mais évidemment, on les importait en contrebande et si vous connaissiez les bonnes personnes, il était relativement facile de s'en procurer. Mes frères et moi adorions en voir, dès que nous en avions l'occasion. À la télévision, on ne passait qu'un seul film par semaine, le vendredi, et toujours de très vieilles comédies en noir et blanc, des *Laurel et Hardy* ou des *Trois Corniauds*, qui ne m'ont jamais beaucoup fait rire.

Salar, comme mon autre frère Sina, prenait des cours de karaté et adorait les films de Jackie Chan. Ils formaient l'essentiel de notre vidéothèque. Je me souviens également avoir vu *Die Hard*, *Rocky* et *L'Exorciste*. Aucun d'entre nous ne pouvait comprendre les paroles, car les films n'étaient pas sous-titrés, ni doublés, mais nous les apprécions quand même. Pour nous, l'Occident était un monde étrange et fascinant. Notre famille attendait avec impatience le film que Salar empruntait à son ami chaque semaine. Ma mère disait chaque fois qu'elle était trop fatiguée pour regarder, mais mon père se joignait souvent à nous. On se serrait autour du petit téléviseur de notre salon, en nous bourrant les joues de noix et de graines de tournesol. Mes frères regardaient attentivement les films de karaté, et moi, je mourais de rire devant les comédies. Les allers-retours de Salar chez son ami ne prenaient guère qu'une dizaine de minutes, le temps de se faire remettre la cassette. Mais un soir,

il ne rentra pas. Nous l'attendîmes, anxieux, pendant une bonne heure, avant de nous décider à partir à sa recherche dans les rues.

Finalement, un homme nous dit qu'il avait vu Salar emmené par les Gardiens de la Révolution. Mon père, immédiatement très effrayé, fit jouer toutes ses relations et nous pûmes apprendre où il se trouvait. Mon frère avait été battu comme plâtre par les Gardiens pour possession de matériel non islamique. Ils lui avaient lié les chevilles et l'avaient roué de coups de matraque. Mon père le ramena à la maison, et quand nous le vîmes, nous éclatâmes en sanglots, ma mère et moi. J'étais en rage, mais je ne pouvais rien faire. Salar souffrait beaucoup et il ne put marcher de toute la semaine.

À présent, des années plus tard, de retour dans ce pays plombé par la répression et si différent de ma patrie d'adoption, l'Irlande, je voulais montrer à Saba la vraie splendeur de l'Iran et l'emmener dans tous les lieux que j'aimais, tant qu'elle se trouvait dans l'innocence pleine de promesses de l'enfance. Car en dépit de ses dirigeants actuels, l'Iran reste un pays magnifique et j'aime chaque recoin de son territoire. J'emmenai donc ma fille dans les monts Lahijan, lui fit goûter, dans les restaurants, la bonne cuisine traditionnelle, comme le délicieux *chelo kebab*, le plat national iranien, des brochettes de bœuf, de mouton ou d'une autre viande parfumées au safran et servies avec du riz à la persane.

J'ai même loué un petit bateau pour nous rendre dans les marais d'Anzali, qui s'étendent parallèlement à la mer Caspienne et dont les eaux sont couvertes de nénuphars et si limpides que nous pouvions voir les poissons nager au-dessous de nous.

— Regarde, maman ! s'écriait Saba.

Je suivis son doigt et put voir une belle carpe argentée filer sous le bateau.

En la suivant du regard, je vis mon reflet dans l'eau. C'est à peine si je pouvais reconnaître ce visage qui semblait me fixer et paraissait tellement tourmenté, toute estime de soi en miettes. Qu'était donc devenue la jeune émigrée vivante et combative qui avait quitté l'Iran si pleine d'espoir et de rêves ?

Je plongeai ma main dans l'eau, pour troubler le reflet. Je ne pouvais plus supporter de voir cette femme.